



Yves Gellie, *Veillée funèbre chez les chaldéens de Tell Kaif*,  
Mossoul, 1996.

# Lointaine mémoire

## L'histoire la plus longue revient aux plus petits

La quête d'une histoire immémoriale conforte l'identité des minorités, Assyriens ou coptes, juifs d'Orient ou Berbères. Mais comment trouver son chemin entre mémoire et histoire ?

PAR LUCETTE VALENSI

“Les peuples heureux n'ont pas d'histoire.” On a accepté cet adage sans amendement, sans en évaluer non plus les implications. Les peuples heureux n'auraient pas d'histoire parce qu'ils auraient un présent sans futur ni passé. De leur passé, ils pourraient faire table rase. Le bonheur du présent remplirait leur vie, employant toute leur énergie, et la rechargeant avec la promesse d'un bonheur continu. Le bonheur produirait un éternel présent. Les peuples heureux, baignant dans la fontaine de jouvence, bénéficieraient donc d'une éternelle jeunesse.

Mais on connaît des peuples et des communautés qui se réclament d'une très longue histoire. Si les peuples heureux baignent dans la fontaine de jouvence, devrait-on poser comme hypothèse que ces vieux peuples chargés d'histoire sont

condamnés par leur vieillesse même ? Si les peuples heureux sont sans histoire, la mémoire longue est-elle la preuve et la compagne du malheur ? On ne cherchera pas la réponse auprès des grandes nations, qui se sont toutes donné une charte historique fondant leur unité, mais on s'attachera plutôt ici à quelques cas de communautés diasporiques ou de ce qu'il en reste.

### **JE NE SUIS PAS UN ARABE IRAKIEN, JE SUIS ASSYRIEN**

C'est ainsi que se présentent à l'anthropologue Madawi al-Rasheed les chrétiens d'Irak qu'elle vient rencontrer à Londres<sup>1</sup>. Ils sont trois ou quatre mille seulement, installés en Angleterre depuis les années cinquante. D'autres immigrants sont venus d'Orient après eux, Pakistanais ou Kurdes, donc musulmans, Yéménites et Libanais, donc "arabes", et d'autres encore. Décliner son identité sur le mode négatif, c'est d'entrée de jeu marquer sa distance par rapport à d'autres populations immigrées. Mais s'affirmer assyrien, c'est se distinguer par une histoire triplement prestigieuse. Prestigieuse, parce qu'elle renvoie d'abord au puissant Empire assyrien, donc à un territoire aux contours vagues mais qui ne coïncidait en tout cas pas avec l'Irak actuel et n'en portait pas le nom. Elle renvoie à des guerres victorieuses, qui font des descendants actuels une race martiale : c'est du reste sur cette base que les Britanniques recrutèrent parmi eux des contingents spéciaux pour exercer leur mandat sur l'Irak après la Première Guerre mondiale, contingents qui ne furent dissous qu'avec la restitution de leurs bases militaires à l'Irak en 1955. Elle renvoie aussi à un passé moins ancien mais non moins prestigieux : la constitution de l'Eglise "syriaque", la plus ancienne Eglise, celle dont la langue liturgique reste celle que parlait le Christ. Comme le souligne Madawi al-Rasheed, il leur importe peu que l'Empire assyrien ait consisté en groupes ethniques multiples, ou que la langue du Christ fasse encore l'objet de débats. Ils veulent se rappeler que les Assyriens d'aujourd'hui forment une communauté parce qu'ils partagent un passé ancien qui l'assure aussi d'un avenir.

Or, jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle, les Assyriens n'existaient pas sous ce nom. Il y avait bien, dans l'Empire ottoman (dans les régions qui font aujourd'hui partie de la Turquie du Nord-Est et de l'Irak) et en Iran, des chrétiens syriaques orientaux, dont la langue parlée comme la langue liturgique était le syriaque<sup>2</sup>. La désignation de "nestoriens" qui leur était attachée indiquait qu'ils avaient suivi la doctrine de l'évêque de Constantinople, Nestorius, condamné comme hérétique en 431 pour sa conception de la nature du Christ. Les syriaques orientaux récusaient cette désignation qui faisait d'eux des hérétiques, et dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, furent de plus en plus nombreux à préférer celle d'Assyriens. C'est que les fouilles archéologiques du XIX<sup>e</sup> siècle avaient mis au jour les villes de Ninive et de Babylone, et donné la mesure de l'importance de l'Empire assyrien. Simultanément, archéologues et missionnaires établirent une relation directe entre cette ancienne et brillante civilisation et les communautés chrétiennes de la région. Avec l'éveil des nationalismes dans l'Empire ottoman, les chrétiens crurent passer du régime de minorité religieuse à celui de nation. Ils assumèrent une appellation qui les dotait d'une histoire et d'une culture glorieuses, d'une référence territoriale ancienne, sans plus souligner la définition religieuse de leur communauté. L'ancienneté et la continuité proclamées de leur histoire devaient nourrir le discours et l'action nationalistes. Petite nation en vérité, dont il reste moins de cent mille membres en Irak

1. Madawi al-Rasheed, *Iraqi Assyrian Christians in London. The Construction of Ethnicity*, Lampeter, The Edwin Mellen Press, 1998.

2. Les syriaques orientaux ont aussi introduit le christianisme en Inde. Ceux qui se rallièrent à Rome (tout en gardant leur liturgie orientale) sont désignés comme chaldéens. Quant aux syriaques occidentaux, présents en Syrie-Palestine, ils sont désignés comme jacobites.

aujourd'hui, et entre dix et vingt mille dans chacun des pays avoisinants (Iran, Turquie, Liban et Syrie). Les plus forts contingents sont maintenant rassemblés en Allemagne (cinquante mille, venus de Turquie dans les années soixante-dix), en Suède (quinze mille), en France (douze mille), en Australie, et surtout aux Etats-Unis où, avec les chaldéens, ils compteraient trois cent mille membres environ. Sans compter les autres, dispersés entre les divers pays d'Europe, ou les diverses républiques de ce qui fut l'Union soviétique. Moins nation, par conséquent, que diaspora.

Leur adaptation aux pays d'accueil n'empêche pas les Assyriens de s'employer à maintenir une existence communautaire, autour de l'institution religieuse notamment<sup>3</sup>. Mais l'histoire, une fois encore, leur est nécessaire. Etre issu en droite ligne des anciens Assyriens, avoir la Mésopotamie pour berceau, avoir reçu du Christ son identité religieuse et en préserver la langue : autant de références au passé qui servent des objectifs du présent, autant d'expressions de la volonté de rester unis, d'appuyer sur une histoire immémoriale une identité que l'on veut croire éternelle.

3. Comme d'autres populations immigrées, le regroupement résidentiel, la vie associative, la spécialisation dans certaines activités contribuent à entretenir l'existence communautaire et peuvent servir de base à l'expression d'une identité ethnique tant dans la société d'accueil qu'à destination des pays d'origine.

**Etre issu en droite ligne des anciens Assyriens, avoir la Mésopotamie pour berceau, avoir reçu du Christ son identité religieuse et en préserver la langue : autant de références au passé qui servent des objectifs du présent, autant d'expressions de la volonté de rester unis, d'appuyer sur une histoire immémoriale une identité que l'on veut croire éternelle.**

#### **LES JUIFS D'ORIENT**

Les juifs d'Irak, plus encore que les Assyriens, n'existent plus qu'au passé : invoquer l'histoire serait donc le moyen qui leur reste de raconter leur existence avant la fuite. Il leur suffirait alors de raconter leur histoire récente, celle du XIX<sup>e</sup> siècle et de la première moitié du XX<sup>e</sup> : une période d'expansion économique, qui voit certains hommes d'affaires lancer leurs filets en Iran, en Inde et jusqu'en Extrême-Orient ; une période de promotion politique, qui hisse certains notables jusqu'au sommet de l'Etat ; un épanouissement intellectuel original, car l'accès à la culture occidentale ne conduit pas ici à l'abandon de la culture locale, comme cela s'est produit pour les juifs d'Egypte ou d'Afrique du Nord. Bien au contraire, cultivant la langue arabe, les juifs participent à une floraison littéraire qui s'exprime dans la presse, la poésie, le roman, et la jubilation des jeunes intellectuels épris de modernité. Puis l'explosion antisémite et l'expulsion en bloc, en 1951, qui met fin à la présence juive en Irak.

Ce n'est pas de cela que parlent les juifs d'Irak. Ils disent plutôt qu'ils sont les premiers ancêtres du judaïsme, qu'Abraham est né en leur sein, qu'il est parti comme eux de Mésopotamie. Ils sont les tout premiers juifs, comme les Assyriens sont les tout premiers chrétiens.

Position déjà occupée par les juifs d'Egypte, protagonistes du séjour des juifs chez les pharaons, du "premier Exode", et de la réception des tables de la Loi au mont Sināi. Ils ont été les compagnons de Moïse et d'Aaron, les contemporains du jeune Joseph vendu par ses frères. Des temps bibliques jusqu'au XX<sup>e</sup> siècle, leur présence en terre égyptienne se distingue par une continuité sans équivalent dans les autres communautés juives de par le monde.

Qu'en est-il des juifs d'Afrique du Nord ? Peuvent-ils en toute bonne foi convoquer la Bible, dont la géographie n'atteint pas les rivages du Maghreb ? Ils l'ont fait autrefois, ou du moins se sont appuyés sur l'histoire pour affirmer qu'ils descendaient des exilés de la toute première Diaspora – après la destruction du Temple par Nabuchodonosor, en - 586 –, ou de la seconde, après la destruction du Temple par Titus, en 70. Plusieurs communautés d'Afrique du Nord se sont réclamées de cette très longue généalogie. Il y a une version plus "laïque" de cette affirmation d'ancienneté : elle consiste à se dire berbère. S'attachant à la vague notion de l'existence de Berbères judaïsés, en Afrique du Nord, avant l'invasion arabe et la diffusion de l'islam, certains juifs du Maghreb se proclament berbères, sans invoquer ni la langue – dont ils n'avaient pas l'usage, à l'exception de quelques communautés du Maroc qui, immergées en milieu berbérophone, ont parlé cette langue avant leur extinction au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle – ni des pratiques qui les singulariseraient par rapport aux autres juifs du Maghreb. Parfois un nom suffit, un patronyme qui, ni hébreu, ni arabe, ni espagnol, sonne berbère et signe une origine<sup>4</sup>.

4. On trouvera dans les romans d'Albert Memmi (originaire de Tunisie) ou de Daniel Timsit (originaire d'Algérie) des traces de ce discours. Pour l'Irak, voir les romans de Naïm Kattan.

#### LE PASSÉ COMME TITRE

Que veulent dire de telles références qui tiennent en quelques mots, clamés avec d'autant plus de force qu'ils ne peuvent pas être étayés sur de longs développements événementiels ? Que signifient une histoire toute ramassée sur son moment initial, une mémoire oublieuse des siècles vécus en compagnie d'autres groupes sociaux et religieux, sous des empires divers et changeants, avec des déplacements incessants des juifs, en groupe ou non, d'une région à l'autre du monde méditerranéen ? Quel rôle veut-on faire jouer à une origine présentée comme un noyau dur, quand en vérité elle est invérifiable, et même démentie par l'archéologie ou par l'histoire savante ? Quelles portes ouvrent ces mots-clés, "les enfants du patriarche Abraham", "les descendants de Joseph et de Moïse", de la caste des prêtres en Palestine, ou de montagnards berbères ?

On le sent bien, de telles formules sont comme des mots de passe, des signes de reconnaissance, propres à figurer sur des cartes de visite : elles annoncent qui les porte et les fait circuler. Titres de noblesse, elles renvoient à un passé glorieux. Puisant, monumental pour les uns (les Assyriens, qui invitent leurs interlocuteurs à aller voir au Louvre ou au British Museum la preuve de leur grandeur passée) ; fondateur pour les autres, dont les ancêtres ont inauguré l'histoire sainte et la

**Quel rôle veut-on faire jouer à une origine présentée comme un noyau dur, quand en vérité elle est invérifiable, et même démentie par l'archéologie ou par l'histoire savante ?**

civilisation judéo-chrétienne ; héroïque enfin pour les descendants proclamés des Berbères, qui ont établi leur réputation sur leur résistance farouche à toutes les invasions étrangères.

Le titre de noblesse se révèle alors comme discours politique. Et c'est un discours de protestation et de dénonciation. La revendication d'antiquité, voire d'autochtonie, révélerait un adversaire étranger et tard venu. Le titre se traduirait ainsi : nos

persécuteurs n'ont aucun droit légitime sur nous. Les responsables de notre exil, de notre dispersion, de notre disparition là-bas et de notre probable effacement ici, ont commis une faute et une injustice. Une faute, car on ne peut nier en l'annihilant une histoire plurimillénaire. Une injustice, car l'exil est une perte et une souffrance. Discours politique, l'affirmation d'une longue continuité historique travaille également pour le futur, elle fournit l'assurance d'une existence encore possible, malgré la discontinuité résultant de l'exil et de la dispersion.

L'affirmation d'ancienneté et de précédence vaudrait aussi comme titre de propriété : si nous étions là avant les autres, n'avons-nous pas sur cette terre un droit imprescriptible ? Les occupants actuels ne sont-ils pas des parvenus, arrivés là chassés par la misère de leur pays d'origine, ou poussés par une foi aveugle, ou portés par une ardeur guerrière barbare et destructrice ? Imposteurs en tout cas, qui ne peuvent exhiber que des titres fabriqués, ou se prévaloir de la loi du plus fort. Or, qui dit injustice dit réparation : de quel ordre pourrait-elle être ? Symbolique, l'histoire qu'on se raconte apporterait une compensation pour la perte subie. La diminution, l'abaissement de l'autre – qui vous a exclu – vous autorise à croire que vous avez le dernier mot. Autre aspect compensatoire : la référence mythique ennoblit, quand l'histoire vécue affaiblit. Les Assyriens gardent très vif le souvenir d'événements cuisants de leur histoire récente : la fuite de leurs villages, la persécution, la dispersion après qu'ils eurent pris les armes contre les Ottomans pendant la Première Guerre mondiale ; les massacres collectifs en 1933, quand, les Anglais leur ayant fait miroiter l'obtention d'un foyer territorial autonome, ils développent des revendications nationalistes contradictoires avec celles du nationalisme irakien et la consolidation d'un Etat irakien indépendant. De même, les juifs d'Irak, d'Egypte, et, à un moindre degré, ceux du Maghreb, se souviennent d'avoir dû quitter leur pays dans des conditions dramatiques.

Le triste éventail des destructions et des exils du xx<sup>e</sup> siècle fournirait d'autres exemples d'usage politique du passé mythique. Politique, non seulement par ce qu'il contient de protestation, mais encore parce qu'il veut rendre possible un vivre ensemble même à distance et en nombres toujours plus petits. On pourrait dire que le recours à l'histoire est d'autant plus fort que le recours à la géographie est impossible. D'une part, en effet, la patrie d'origine était partagée avec d'autres populations, majoritaires ou non (Kurdes, Assyriens et Arméniens en Anatolie orientale ; juifs, Grecs, Turcs, coptes et musulmans en Egypte ; musulmans, juifs et chrétiens dans l'Afrique du Nord coloniale) ; de l'autre, la présence physique dans ce territoire d'origine a été effacée. Ainsi, la revendication d'une histoire ancienne et d'une histoire commune tiendrait lieu de territoire. Plus l'espace est évanescant, plus l'histoire se veut profonde. Plus les communautés se dispersent en groupes toujours plus menus (ou mieux intégrés aux sociétés hôtes), plus insistante devient l'affirmation d'une existence immémoriale et d'une histoire interminable. Dérisoire revanche des petits peuples et des communautés supprimés, discours refuge des peuples inexistantes, l'histoire serait le bagage des descendants et des survivants de communautés disparues. La lumière tardive d'étoiles pulvérisées.